

on, qu'en faveur du peuple et des étrangers que nos spectacles sont entretenus avec tant de magnificence. D'un côté, on détruiroit l'égalité qui doit régner entre les citoyens; de l'autre, on se priveroit des sommes d'argent que les étrangers versent dans cette ville pendant nos fêtes.

Les premiers répliquoient : Pourquoi ne pas supprimer les chœurs et la musique, comme on commence à les supprimer dans la comédie ? Les chœurs obligent les auteurs à blesser à tout moment la vraisemblance. Il faut que les personnages de la pièce, attirés de force ou de gré dans le vestibule d'un palais, ou dans tout autre lieu découvert, y viennent dévoiler leurs plus intimes secrets, ou traiter des affaires de l'état en présence de plusieurs témoins, souvent amenés sans motif ; que Médée y publie les affreux projets qu'elle médite ; que Phèdre y déclare une passion qu'elle voudroit se cacher à elle-même ; qu'Alceste mourante s'y fasse transporter pour rendre les derniers soupirs. Quant à la musique, il est absurde de supposer que des hommes accablés de douleur, agissent, parlent et meurent en chantant.

Sans le chœur, répondoient les autres, plus de mouvement sur le théâtre, plus de majesté dans le spectacle. Il augmente l'intérêt pendant les scènes, il l'entretient pendant les intermèdes. Ils ajoutoient que le peuple ne voudroit point renoncer aux agrémens de la

musique, et que ce seroit dénaturer la tragédie que d'adopter le changement proposé.

Gardons-nous, dit Nicéphore, de la dépouiller de ses ornemens ; elle y perdrait trop. Mais donnez-lui du moins une plus noble destination, et qu'à l'exemple de la comédie.

*Théodecte.* Elle nous fasse rire ?

*Nicéphore.* Non : mais qu'elle nous soit utile.

*Théodecte.* Et qui oseroit soutenir qu'elle ne l'est pas ? La plus saine morale n'est-elle pas semée par maximes dans nos tragédies ?

*Nicéphore.* N'est-elle pas à tout moment contredite par l'action même ? Hippolyte instruit de l'amour de Phèdre, se croit souillé par cette horrible confidence <sup>1</sup>, et n'en périt pas moins. Quelle funeste leçon pour la jeunesse ! Ce fut à notre exemple que vous entreprîtes autrefois de dévoiler les vices de l'administration. Mais quelle différence entre votre manière et la nôtre ! Nous couvrions de ridicules les coupables orateurs de l'état ; vous vous appesantissez tristement sur les abus de l'éloquence <sup>2</sup>. Nous disions quelquefois aux Athéniens des vérités dures et salutaires ; et vous les flattez encore avec

<sup>1</sup> Euripid. in Hipp. v. Valck. diatr. in Euripid. c. 655. 23. p. 250.

<sup>2</sup> Id. in Orest. v. 905.

une impudence dont vous devriez rougir.

*Théodecte.* En nourrissant leur haine contre le despotisme, nous les attachons à la démocratie; en leur montrant la piété, la bienfaisance, et les autres vertus de leurs ancêtres, nous leur fournissons des modèles; nous entretenons leur vanité, pour leur inspirer de l'honneur. Il n'est point de sujet qui ne leur apprenne à supporter leurs maux, à se garantir des fautes qui peuvent les leur attirer.

*Nicéphore.* J'en conviendrois, si l'instruction sortoit du fond même de l'action; si vous bannisiez du théâtre ces calamités héréditaires dans une famille; si l'homme n'étoit jamais coupable sans être criminel, jamais malheureux que par l'abus des passions; si le scélérat étoit toujours puni, et l'homme de bien toujours récompensé.

Mais tant que vous serez asservis à vos formes, n'attendez rien de vos efforts. Il faut ou corriger le fond vicieux de vos histoires scandaleuses, ou vous exercer comme on a fait quelquefois, sur des sujets d'imagination. J'ignore si leurs plans seroient susceptibles de combinaisons plus savantes, mais je sais bien que la morale en pourroit être plus pure et plus instructive.

Tous les assistans applaudirent à ce pro-

<sup>1</sup> Eurip. in Helen; in Heracl.

jet, sans en excepter Théodecte, qui néanmoins soutenoit toujours que dans l'état actuel des choses, la tragédie étoit aussi utile aux mœurs, que la comédie. Disciple de Platon, dit alors Polus en m'adressant la parole, qu'auroient pensé votre maître et le sien de la dispute qui s'est élevée entre Théodecte et Nicéphore? Je répondis qu'ils auroient condamné les prétentions de l'un et de l'autre, et que les philosophes ne voyoient qu'avec indignation ce tissu d'obscénités et de personnalités qui souilloient l'ancienne comédie.

Rappelons-nous les circonstances où l'on se trouvoit alors, dit Nicéphore: Périclès venoit d'imposer silence à l'Aréopage; il ne seroit plus resté de ressource aux mœurs, si nos auteurs n'avoient eu le courage d'exercer la censure publique.

Il n'y a pas de courage à être méchant, répondis-je, quand la méchanceté est impunie. Comparons les deux tribunaux dont vous venez de parler; je vois dans celui de l'Aréopage, des juges intègres, vertueux, discrets, gémissant de trouver un coupable, et ne le condamnant qu'après l'avoir convaincu; je vois dans l'autre, des écrivains passionnés, forcenés, quelquefois subornés, cherchant par-tout des victimes pour les immoler à la malignité du public, supposant des crimes, exagérant les vices, et faisant le plus cruel outrage à la vertu, en vomissant

les mêmes injures contre le scélérat et contre l'homme de bien. Quel étrange réformateur que cet Aristophane, celui de tous qui avoit le plus d'esprit et de talens, qui connut le mieux la bonne plaisanterie, et qui se livra le plus à une gaieté féroce! On dit qu'il ne travailloit à ses ouvrages que dans le délire du vin<sup>1</sup>; c'étoit plutôt dans celui de la haine et de la vengeance. Ses ennemis sont-ils exempts d'infamie? Il les attaque sur leur naissance, sur leur pauvreté, sur les défauts de leurs personnes. Combien de fois reprocha-t-il à Euripide d'être fils d'une vendeuse d'herbes<sup>2</sup>! Il étoit fait pour plaire aux honnêtes gens, et plusieurs de ses pièces ne semblent destinées qu'à des hommes perdus de débauches, et pleins de noirceurs<sup>3</sup>.

*Nicéphore.* J'abandonne Aristophane, quand ses plaisanteries dégèrent en satires licencieuses. Mais je l'admire lorsque, pénétré des maux de sa patrie, il s'élève contre ceux qui l'égarerent par leurs conseils<sup>4</sup>; lorsque dans cette vue il attaque sans ménagement les orateurs, les généraux, le Sénat, et le peuple même. Sa gloire s'en accrut; elle s'étendit au loin. Le roi de Perse

<sup>1</sup> Athen. lib. 10, c. 7. Plut. in compar. Aristoph. p. 429.

<sup>2</sup> Aristoph. in equit. v. 19. Id. in Acharn. v. 477.

<sup>4</sup> Aristoph. in ran. v. 698.

<sup>3</sup> Id. in equit. v. 1275.

dit à des ambassadeurs de Lacédémone, que les Athéniens seroient bientôt les maîtres de la Grèce, s'ils suivoient les conseils de ce poète<sup>1</sup>.

*Anacharsis.* Eh! que nous fait le témoignage d'un roi de Perse, et quelle confiance pouvoit mériter un auteur qui ne savoit pas, ou qui feignoit d'ignorer qu'on ne doit point attaquer le crime par le ridicule<sup>2</sup>, et qu'un portrait cesse d'être odieux dès qu'il est chargé de traits burlesques? On ne rit point à l'aspect d'un tyran ou d'un scélérat; on ne doit pas rire de son image, sous quelque forme qu'elle paroisse. Aristophane peignoit fortement l'insolence et les rapines de ce Cléon qu'il haïssoit, et qui étoit à la tête de la république; mais des bouffonneries grossières et dégoûtantes détruisoient à l'instant l'effet de ses tableaux. Cléon, dans quelques scènes du plus bas comique, terrassé par un homme de la lie du peuple, qui lui dispute et lui ravit l'empire de l'impudence, fut trop grossièrement avili, pour devenir méprisable. Qu'en arrivoit-il? la multitude s'égayoit à ses dépens, comme elle s'égayoit dans d'autres pièces du même auteur, aux dépens d'Hercule et de Bacchus. Mais en sortant du

<sup>1</sup> Aristoph. in Acharn. pag. 441. Plut. de adul. et amic. t. 2, p. 68.

<sup>2</sup> Cicer. orat. c. 26, t. 1.

théâtre, elle couroit se prosterner devant Bacchus, Hercule et Cléon.

Les reproches que faisoit le poète aux Athéniens, sans être plus utiles, étoient plus modérés. Outre qu'on pardonnoit ces sortes de licences, quand elles ne blessaient pas la constitution établie, Aristophane accompagnoit les siennes de correctifs amenés avec adresse. «Ce peuple, disoit-il, agit sans réflexion et sans suite; il est dur, colère, insatiable de louanges: dans ses assemblées, c'est un vieillard qui entend à demi mot, et qui cependant se laisse conduire comme un enfant auquel on présente un petit gâteau; mais par-tout ailleurs il est plein d'esprit et de bon sens. Il sait qu'on le trompe; il le souffre pendant quelque temps, reconnoît ensuite son erreur, et finit par punir ceux qui ont abusé de sa bonté.» Le vieillard, flatté de l'éloge, rioit de ses défauts, et après s'être moqué de ses dieux, de ses chefs et de lui-même, continuoit d'être superstitieux, dupe et léger.

Un spectacle si plein d'indécence et de malignité, révoltoit les gens les plus sages et les plus éclairés de la nation. Ils étoient tellement éloignés de le regarder comme le soutien

<sup>1</sup> Aristoph. in equit. v.

<sup>2</sup> Id. ibid. v. 46.

<sup>3</sup> Id. ibid. v. 750.

<sup>4</sup> Id. ibid. v. 1122 et 1352.

des mœurs, que Socrate n'assistoit point à la représentation des comédies<sup>1</sup>, et que la loi défendoit aux Aréopagites d'en composer<sup>2</sup>.

Ici Théodecte s'écria: La cause est finie, et se leva aussi-tôt. Attendez, répondit Nicéphore; il nous revient une décision sur vos auteurs. Qu'aurois-je à craindre, disoit Théodecte? Socrate voyoit avec plaisir les pièces d'Euripide<sup>3</sup>; il estimoit Sophocle<sup>4</sup>, et nous avons toujours vécu en bonne intelligence avec les philosophes. Comme j'étois à ses côtés, je lui dis tout bas: Vous êtes bien généreux. Il sourit, et fit de nouveaux efforts pour se retirer; mais on le retint, et je me vis forcé de reprendre la parole, que j'adressai à Théodecte.

Socrate et Platon rendoient justice aux talens, ainsi qu'à la probité de vos meilleurs écrivains; mais ils les accusoient d'avoir, à l'exemple des autres poètes, dégradé les dieux et les héros. Vous n'oseriez en effet les justifier sur ce premier article. Toute vertu, toute morale est détruite, quand les objets du culte public, plus vicieux, plus injustes et plus barbares que les hommes mêmes, tendent des pièges à l'innocence, pour la rendre malheureuse; et la poussent au crime,

<sup>1</sup> Ælian. var. hist. lib.

2, c. 13.

<sup>2</sup> Plut. de glor. Athen.

t. 2, p. 348.

<sup>3</sup> Ælian ibid.

<sup>4</sup> Socr. ap. Xenoph.

memor. l. 1, p. 725.

pour l'en punir. La comédie qui expose de pareilles divinités à la risée du public, est moins coupable que la tragédie qui les propose à notre vénération.

*Zopyre.* Il seroit aisé de leur donner un plus auguste caractère. Mais que pourroit-on ajouter à celui des héros d'Eschyle et de Sophocle ?

*Anacharsis.* Une grandeur plus réelle et plus constante. Je vais tâcher de m'expliquer. A voir les changemens qui se sont opérés en vous depuis votre civilisation, il semble qu'on peut distinguer trois sortes d'hommes, qui n'ont entre eux que des rapports généraux.

L'homme de la nature, tel qu'il paroît encore dans les siècles héroïques ; l'homme de l'art, tel qu'il est aujourd'hui ; et l'homme que la philosophie a, depuis quelque temps, entrepris de former.

Le premier, sans apprêt et sans fausseté, mais excessif dans ses vertus et dans ses faiblesses, n'a point de mesure fixe. Il est trop grand ou trop petit : c'est celui de la tragédie.

Le second, ayant perdu les traits nobles et généreux qui distinguoient le premier, ne sait plus, ni ce qu'il est, ni ce qu'il veut être. On ne voit en lui qu'un mélange bizarre de formes, qui l'attachent plus aux apparences qu'à la réalité ; de dissimulations si fréquentes, qu'il semble emprunter les qualités mêmes qu'il

possède. Toute sa ressource est de jouer la comédie, et c'est lui que la comédie joue à son tour.

Le troisième est modelé sur des proportions nouvelles. Une raison plus forte que ses passions, lui a donné un caractère vigoureux et uniforme ; il se place au niveau des événemens, et ne permet pas qu'ils le traînent à leur suite comme un vil esclave ; il ignore si les accidens funestes de la vie sont des biens ou des maux : il sait uniquement qu'ils sont une suite de cet ordre général auquel il se fait un devoir d'obéir. Il jouit sans remords, il fournit sa carrière en silence, et voit sans crainte la mort avancer à pas lents.

*Zopyre.* Et n'est-il pas vivement affligé, quand il est privé d'un père, d'un fils, d'une épouse, d'un ami ?

*Anacharsis.* Il sent déchirer ses entrailles ; mais fidèle à ses principes, il se roidit contre la douleur<sup>1</sup>, et ne laisse échapper, ni en public, ni en particulier, des pleurs et des cris inutiles.

*Zopyre.* Ces cris et ces pleurs soulageroient son ame.

*Anacharsis.* Ils l'amolliroient ; elle seroit dominée une fois, et se disposeroit à l'être encore plus dans la suite. Observez en effet que cette ame est comme divisée en deux

<sup>1</sup> Plat. de rep. l. 10, t. 2, p. 603.

parties<sup>1</sup>; l'une qui, toujours en mouvement, et ayant toujours besoin de se passionner, préféreroit les vives atteintes de la douleur, au tourment insupportable du repos; l'autre qui ne s'occupe qu'à donner un frein à l'impétuosité de la première, et qu'à nous procurer un calme que le tumulte des sens et des passions ne puisse pas troubler. Or ce n'est pas ce système de paix intérieure que les auteurs tragiques veulent établir. Ils ne choisiront point, pour leur personnage principal, un homme sage et toujours semblable à lui-même: un tel caractère seroit trop difficile à imiter, et ne frapperoit pas la multitude. Ils s'adressent à la partie la plus sensible et la plus aveugle de notre ame; ils la secouent, ils la tourmentent, et, en la pénétrant de terreur et de pitié, ils la forcent de se rassasier de ces pleurs et de ces plaintes, dont elle est, pour ainsi dire, affamée<sup>2</sup>.

Qu'espérer désormais d'un homme qui, depuis son enfance, a fait un exercice continu de craintes et de pusillanimité? Comment se persuaderoit-il que c'est une lâcheté de succomber à ses maux, lui qui voit tous les jours Hercule et Achille se permettre, dans la douleur, des cris, des gémissemens et des plaintes; qui tous les jours voit un peuple

<sup>1</sup> Plat. de rep. l. 10. t. 2, p. 603 et 606.

<sup>2</sup> Id. ibid. p. 606.

entier honorer de ses larmes l'état de dégradation où le malheur a réduit ces héros auparavant invincibles<sup>1</sup>?

Non, la philosophie ne sauroit se concilier avec la tragédie: l'une détruit continuellement l'ouvrage de l'autre. La première crie d'un ton sévère au malheureux: Oppose un front serein à la tempête; reste debout et tranquille au milieu des ruines qui te frappent de tous côtés; respecte la main qui t'écrase, et souffre sans murmurer; telle est la loi de la sagesse<sup>2</sup>. La tragédie, d'une voix plus touchante et plus persuasive, lui crie à son tour: Mendiez des consolations; déchirez vos vêtemens; roulez-vous dans la poussière; pleurez et laissez éclater votre douleur; telle est la loi de la nature.

Nicéphore triomphoit: il concluoit de ces réflexions, qu'en se perfectionnant, la comédie se rapprocheroit de la philosophie, et que la tragédie s'en écarteroit de plus en plus. Un sourire malin qui lui échappa dans le moment, irrita si fort le jeune Zopyre, que sortant tout-à-coup des bornes de la modération, il dit que je n'avois rapporté que le sentiment de Platon, et que des idées chimériques ne prévaudroient jamais sur le jugement éclairé des Athéniens, et sur-tout

<sup>1</sup> Plat. de rep. l. 10, t. 2, p. 605.

<sup>2</sup> Id. ibid. pag. 604.

des Athéniennes qui ont toujours préféré la tragédie à la comédie<sup>1</sup>. Il se déchaîna ensuite contre un drame qui, après deux siècles d'efforts, se ressentoit encore des vices de son origine.

Je connois, disoit-il à Nicéphore, vos plus célèbres écrivains. Je viens de relire toutes les pièces d'Aristophane, à l'exception de celle des Oiseaux, dont le sujet m'a révolté dès les premières scènes; je soutiens qu'il ne vaut pas sa réputation. Sans parler de ce sel acrimonieux et déchirant, et de tant de méchancetés noires dont il a rempli ses écrits, que de pensées obscures, que de jeux de mots insipides, quelle inégalité de style<sup>2</sup>!

J'ajoute, dit Théodecte en l'interrompant, quelle élégance, quelle pureté dans la diction, quelle finesse dans les plaisanteries, quelle vérité, quelle chaleur dans le dialogue, quelle poésie dans les chœurs! Jeune homme, ne vous rendez pas difficile, pour paroître éclairé, et souvenez-vous que s'attacher par préférence aux écarts du génie, n'est bien souvent que vice de cœur ou disette d'esprit. De ce qu'un grand homme n'admire pas tout, il ne s'ensuit pas que celui qui n'admire rien, soit un grand homme. Ces auteurs, dont vous calculez les forces, avant que d'avoir

<sup>1</sup> Ulpian. in Demosth. p. 681. Plat. de leg. l. 2, t. 2, p. 658.

<sup>2</sup> Plut. in compar. Aristoph. et Menandr. t. 2, p. 853 et 854.

mesuré les vôtres, fourmillent de défauts et de beautés. Ce sont les irrégularités de la nature, laquelle, malgré les imperfections que notre ignorance y découvre, ne paroît pas moins grande aux yeux attentifs.

Aristophane connut cette espèce de raillerie qui plaisoit alors aux Athéniens, et celle qui doit plaire à tous les siècles. Ses écrits renferment tellement le germe de la vraie comédie, et les modèles du bon comique, qu'on ne pourra le surpasser, qu'en se pénétrant de ses beautés<sup>1</sup>. Vous en auriez été convaincu vous même à la lecture de cette allégorie, qui pétille de traits originaux, si vous aviez eu la patience de l'achever. On me permettra de vous donner une légère idée de quelques-unes des scènes qu'elle contient.

Pisthétère et un autre Athénien, pour se mettre à l'abri des procès et des dissensions qui les dégoûtent du séjour d'Athènes, se transportent à la région des oiseaux, et leur persuadent de construire une ville au milieu des airs; les premiers travaux doivent être accompagnés du sacrifice d'un bouc; les cérémonies en sont suspendues par des importuns qui viennent successivement chercher fortune dans cette nouvelle ville. C'est d'abord un poète qui tout en arrivant, chan-

<sup>1</sup> Schol. vir. Aristoph. in proleg. p. xiv.  
Tome VII. Y

te ces paroles : « Célébrez, Muse, célébrez l'heureuse Néphelococcygie \* ». Pisthète lui demande son nom et celui de son pays. Je suis, répond-il, pour me servir de l'expression d'Homère, le fidèle serviteur des Muses; mes lèvres distillent le miel de l'harmonie.

## PISTHÈTERE.

Quel motif vous amène en ces lieux?

## LE POÈTE.

Rival de Simonide, j'ai composé des cantiques sacrés de toutes les espèces, pour toutes les cérémonies, tous en l'honneur de cette nouvelle ville, que je ne cesserai de chanter. O père! ô fondateur d'Etna! faites couler sur moi la source des bienfaits que je voudrois accumuler sur votre tête.

*C'est la parodie de quelques vers que Pindare avoit adressés à Hiéron roi de Syracuse.*

† Aristoph. in av. v. 905. ville ville; il désigne la ville des oiseaux dans la

\* C'est le nom qu'on donne à la région des nues.

## PISTHÈTERE.

Cet homme me tourmentera jusqu'à ce que je lui fasse quelque présent. Ecoute, à son esclave, donne-lui ta casaque, et garde ta tunique. *Au poète*: Prenez ce vêtement, car vous paroissez transi de froid.

## LE POÈTE.

Ma muse reçoit vos dons avec reconnaissance. Ecoutez maintenant ces vers de Pindare.

*C'est une nouvelle parodie, par laquelle il demande la tunique de l'esclave. Il s'obtient enfin, et se retire en chantant.*

## PISTHÈTERE.

Enfin me voilà heureusement échappé à la froideur de ses vers. Qui l'eût dit, qu'un tel fléau s'introduiroit si tôt parmi nous ? Mais continuons notre sacrifice.

## LE PRÊTRE.

Faites silence.

† Aristoph. in av. v. 957.

UN DEVIN. *tenant un livre.*

Ne touchez point à la victime.

PISTHÉTÈRE.

Qui êtes-vous ?

LE DEVIN.

L'interprète des oracles.

PISTHÉTÈRE.

Tant pis pour vous.

LE DEVIN.

Prenez garde, et respectez les choses saintes ; je vous apporte un oracle concernant cette ville.

PISTHÉTÈRE.

Il falloit me le montrer plus tôt.

LE DEVIN.

Les dieux ne l'ont pas permis.

PISTHÉTÈRE.

Voulez-vous le réciter ?

LE DEVIN.

« Quand les loups habiteront avec les corneilles, dans la plaine qui sépare Sicyone de Corinthe \*. . . . . »

PISTHÉTÈRE.

Qu'ai-je de commun avec les Corinthiens ?

LE DEVIN.

C'est une image mystérieuse ; l'oracle désigne la région de l'air où nous sommes. En voici la suite : « Vous sacrifierez un bouc à la terre, et vous donnerez à celui qui le premier vous expliquera mes volontés, un bel habit et une chaussure neuve. »

PISTHÉTÈRE.

La chaussure en est-elle ?

\* Il y avoit un oracle par ces mots. (Schol. Aris-  
célèbre qui commençoit toph. in av. v. 969.)

## LE DEVIN.

Prenez et lisez: »Plus, un flacon de vin, et  
une portion des entrailles de la victime.»

## PISTHÉTERE.

Les entrailles en sont aussi ?

## LE DEVIN.

Prenez et lisez: »Si vous exécutez mes or-  
dres, vous serez au dessus des mortels, com-  
me une aigle est au dessus des oiseaux.»

## PISTHÉTERE.

Cela y est-il encore ?

## LE DEVIN.

Prenez et lisez.

## PISTHÉTERE.

J'ai, dans des tablettes, un oracle que j'ai  
reçu d'Apollon; il diffère un peu du vôtre,  
le voici: Quand quelqu'un, sans être invité,  
aura l'effronterie de se glisser parmi vous, de

troubler l'ordre des sacrifices, et d'exiger  
une portion de la victime, vous le rouerez  
de coups de bâton.

## LE DEVIN.

Vous badinez, je pense.

PISTHÉTERE *lui présentant ses tablettes.*

Prenez et lisez: Fût-ce un aigle, fût-ce  
un des plus illustres imposteurs d'Athènes,  
frappez et l'épargnez pas.

## LE DEVIN.

Cela y est-il aussi ?

## PISTHÉTERE.

Prenez et lisez. Hors d'ici, et allez-vous-  
en débiter vos oracles ailleurs.

A peine est-il sorti, qu'on voit paroître l'as-  
tronome Méton qui, la règle et le compas à  
la main, propose d'aligner la nouvelle vil-  
le, et tient des discours absurdes. Pisthé-  
tère lui conseille de se retirer, et emploie  
les coups pour l'y contraindre. Aujourd'hui  
que le mérite de Méton est généralement  
reconnu, cette scène lui fait moins de tort  
qu'au poète.

Alors se présente un de ces inspecteurs que la république envoie chez les peuples dont elle tire des tributs, et dont ils exigent des présens. On l'entend crier en s'approchant : Où sont donc ceux qui devoient me recevoir ?

**PISTHÉTÈRE.**

Quel est ce Sardanapale ?

**L'INSPECTEUR.**

Le sort m'a donné l'inspection sur la nouvelle ville.

**PISTHÉTÈRE.**

De la part de qui venez-vous ?

**L'INSPECTEUR.**

De la part du peuple d'Athènes.

**PISTHÉTÈRE.**

Tenez : il ne faudroit pas vous faire des affaires ici. Transigeons ; nous vous donne-

<sup>1</sup> Aristoph. in av. v. 1022.

nerons quelque chose, et vous retournerez chez vous.

**L'INSPECTEUR.**

Par les dieux, j'y consens ; car il faut que je me trouve à la prochaine assemblée générale. C'est au sujet d'une négociation que j'ai entamée avec Pharnace, un des lieutenans du roi de Perse.

**PISTHÉTÈRE le battant.**

Voilà ce que je vous avois promis ; allez-vous-en bien vite maintenant.

**L'INSPECTEUR.**

Qu'est-ce donc que ceci ?

**PISTHÉTÈRE.**

C'est la décision de l'assemblée, au sujet de Pharnace.

**L'INSPECTEUR.**

Quoi ! l'on ose me frapper, et je suis inspecteur ! Des témoins ? *Il sort.*

## PISTHÉTÈRE.

C'est une chose effroyable : nous commençons à peine à bâtir notre ville , et déjà des inspecteurs !

## UN CRIEUR D'ÉDITS.

Si un habitant de la nouvelle-villè insulte un Athénien. . . . .

## PISTHÉTÈRE.

Que veut cet autre avec ses paperasses ?

## LE CRIEUR.

Je crie les édits du Sénat et du peuple ; j'en apporte de nouveaux. Qui veut les acheter ?

## PISTHÉTÈRE.

Qu'ordonnent-ils ?

## LE CRIEUR.

Que vous vous conformerez à nos poids , à nos mesures et à nos décrets.

## PISTHÉTÈRE.

Attends : je vais te montrer ceux que nous employons quelquefois. *Il le bat.*

## LE CRIEUR.

Que faites-vous ?

## PISTHÉTÈRE.

Si tu ne te retires , avec tes décrets. . . .

*L'INSPECTEUR revenant sur le théâtre.*

Je somme Pisthétère à comparoître en justice , pour cause d'outrages.

## PISTHÉTÈRE.

Quoi ! te voilà encore !

*LE CRIEUR revenant sur le théâtre.*

Si quelqu'un chasse nos magistrats , au lieu de les accueillir avec les honneurs qui leur sont dus. . . . .

## PISTHÉTERE.

Et te voilà aussi!

## L'INSPECTEUR.

Tu seras condamné à payer mille drachmes.  
*Ils rentrent et sortent plusieurs fois. Pisthétère poursuit tantôt l'un, tantôt l'autre, et les force enfin à se retirer.*

Si vous joignez à cet extrait le jeu des acteurs, vous concevrez sans peine que le vrai secret de faire rire le peuple, et sourire les gens d'esprit, est connu depuis long-temps, et qu'il ne reste plus qu'à l'appliquer aux différents genres de ridicules. Nos auteurs sont nés dans les plus heureuses circonstances. Jamais tant de pères avarés et de fils prodigues; jamais tant de fortunes renversées par l'amour du jeu, des procès et des courtisanes; jamais enfin tant de prétentions dans chaque état, et une si grande exagération dans les idées, dans les sentimens, et jusque dans les vices.

Ce n'est que chez des peuples riches et éclairés, comme les Athéniens et ceux de Syracuse, que le goût de la comédie peut naître et se perfectionner. Les premiers ont même un avantage marqué sur les seconds: leur dialecte se prête mieux à cette espèce

de drame, que celui des Syracusains, qui a quelque chose d'emphatique<sup>1</sup>.

Nicéphore parut touché des éloges que Théodecte venoit de donner à l'ancienne comédie. Je voudrois avoir assez de talens, lui disoit-il, pour rendre un juste hommage aux chef-d'œuvres de votre théâtre. J'ai osé relever quelques-uns de ses défauts; il ne s'agissoit pas alors de ses beautés. Maintenant qu'on demande si la tragédie est susceptible de nouveaux progrès, je vais m'expliquer clairement. Par rapport à la constitution de la fable, l'art plus approfondi découvrira peut-être des moyens qui manquèrent aux premiers auteurs, parce qu'on ne peut pas assigner des limites à l'art; mais on ne peindra jamais mieux qu'ils n'ont fait les sentimens de la nature, parce que la nature n'a pas deux langages.

Cet avis passa tout d'une voix, et la séance finit.

<sup>1</sup> Demetr. Phal. de eloc. c. 181.